

En attendant une traduction fiable des récits mêmes de Schouten et de Wallis, vous trouverez ci-dessous des compilations (ou plus précisément des compilations de traductions) sans doute très éloignées des textes originaux, eux-mêmes probablement déjà fort éloignés de la réalité de ce qui se passa lors de ces premiers contacts.

## SCHOUTEN & LE MAIRE À FUTUNA

*[Dans sa compilation de tous les voyages alors connus dans les mers du Sud, Charles de BROSESSE (1709-1777) raconte l'arrivée à Futuna, le 19 mai 1616, des navigateurs néerlandais Willem SCHOUTEN (v. 1567-1625) et Jacob LE MAIRE (1585-1616) à bord de l'Endraacht.]*

*Île de Horn. Sa description. Mœurs des habitants.*

Le 19, on se trouva à une lieue de deux îles. Il vint alors près de vingt canots à bord, marquant de la franchise et de la douceur. Cependant un des Indiens, ayant à la main une sagaie aiguë à la pointe, menaça un des matelots de l'en frapper. Ils crièrent aussi avec beaucoup de force, et leurs cris furent pris pour un signal d'attaquer le navire, sur quoi on leur tira deux coups de petits canons et quelques coups de mousquets, qui en ayant blessé deux, les autres nagèrent de force pour s'éloigner, jetant à la mer une chemise qu'ils avaient volée dans la galerie.

Le vaisseau s'étant approché de terre, parce qu'on ne trouvait point de fond, on mit la chaloupe à la mer avec huit mousquetaires pour aller sonder et elle n'en trouva point aussi. Quand elle voulut revenir à bord, six ou sept canots l'ayant environnée, les Indiens voulurent y entrer et arracher les armes aux matelots. Cette violence ayant obligé ceux-ci à tirer sur eux, ils en tuèrent six et en blessèrent beaucoup, sans en savoir précisément le nombre car la chaloupe aborda un des canots où il n'y avait plus qu'un corps mort, dont la moitié du corps était dehors et l'autre moitié du côté des jambes était encore dedans. Il fut jeté à la mer et les matelots amenèrent le canot à bord. On y vit une massue et un bâton de la grandeur d'une demi-pique. Comme on n'avait point trouvé de fond, le navire courut des bordées, toute la nuit, proche de la côte. Le capitaine alla lui-même chercher un ancrage qu'il trouva bon dans une baie proche d'une rivière. La mer y était unie et le ruisseau d'eau douce qui coulait de la montagne venait s'y dégorger, de sorte que le navire était par le travers de son embouchure et que, lorsque les matelots allaient faire de l'eau ou qu'ils allaient sur le rivage, le canon les mettait à couvert des insultes des sauvages indiens.

Le même jour, on vit venir des canots à bord, qui apportèrent des noix de cocos et des racines d'*ubas*, avec un pourceau en vie et deux rôtis. On leur donna en troc des clous, des petits couteaux et de la verroterie. Ils étaient fort larrons, aussi bien que ceux qu'on avait déjà vus dans les autres îles, et n'étaient pas moins adroits à nager et plonger. Leurs maisons étaient bâties proche du rivage, couvertes et closes de feuilles d'arbres, rondes et se terminant presque en pointe par le haut pour faciliter l'égout des eaux. Elles avaient près de vingt-cinq pieds de tour et dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte par lequel on passait le ventre presque contre terre. On n'y trouva rien que quelques herbes sèches sur quoi ces gens-là se couchent avec un ou deux hameçons et leur verge, et dans quelques-unes une massue de bois. C'étaient là tous leurs meubles, le roi même n'en ayant pas davantage. Le 22, les canots revinrent apporter des cocos. On vit aussi une grande quantité de gens assemblés sur le rivage, qui semblaient tenir conseil pour se défendre ou pour attaquer le vaisseau car ils étaient tous armés de sagaies ou de bâtons. Il y avait aussi assez proche d'eux près de cinquante canots ensemble, où l'on voyait des pierres et des sagaies, et qui apparemment y étaient venus de divers quartiers de l'île car il y en avait qui paraissaient étonnés de voir un tel vaisseau. Mais quelques caresses que les matelots leur pussent faire, ils ne purent les engager à passer à bord.

Le 24, Aris Clasz, Reinier Simonsz, assistant, et Cournelis Schoutsz, garçon de la chambre du capitaine, furent à terre pour demeurer en otages, et il demeura six des principaux Indiens dans le vaisseau, où on leur fit bonne chère et des présents. Les insulaires n'en usaient pas moins bien pour les trois otages qu'ils avaient, leur donnant à manger des noix de cocos, des racines d'*ubas* et de l'eau à boire.

Le roi leur fit beaucoup d'honneur, il tint près d'une demi-heure ses deux mains l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant presque jusqu'à terre et demeurant dans cette posture jusqu'à ce qu'Aris lui fit une pareille révérence ; alors il se releva et baisa les pieds et les mains d'Aris. Un autre homme assis auprès du roi pleurait comme un enfant et disait beaucoup de choses à Aris qui n'en entendait rien. Enfin il retira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il était assis, et se les mit sur le col, s'humiliant et se roulant comme un ver de terre.

Les présents qu'on leur fit leur furent fort agréables ; néanmoins le roi marquait avoir si grande envie d'une chemise blanche qu'Aris avait sur le corps que celui-ci en envoya quérir une autre pour la lui donner. En reconnaissance, il donna aux otages quatre petits pourceaux. On traita aussi pour pouvoir faire de l'eau et il fut résolu d'y envoyer deux chaloupes, dont l'une serait armée pour la défense de ceux qui iraient à l'aiguade en cas de besoin.

Pendant qu'ils y étaient, il s'y rendit tant de sauvages qu'à peine les matelots pouvaient-ils travailler tant ils en étaient embarrassés. On fit cinq tours ce jour-là et tout se passa sans insulte. Dès qu'un des sauvages voulait aller à bord de la chaloupe, le roi allait les chasser ou y envoyait quelques-uns de ses domestiques, car il se fait fort bien obéir. On vit aussi quantité de canots autour du navire, les uns pour y porter des rafraichissements et les autres par curiosité, les Indiens ayant envie de le voir. Il y en eut un qui, étant monté dans le vaisseau par l'arrière, entra dans la chambre, en emporta un sabre et se mit à la nage pour se sauver. On fit nager un canot après lui, mais n'ayant pu le joindre, on alla s'en plaindre à un de ceux qui avaient le plus de crédit auprès du roi et il donna ordre à un autre de faire rendre le sabre ; à l'heure même,

on alla chercher celui qui l'avait dérobé et, quoiqu'il fût déjà loin, on le poursuivit si bien qu'on le joignit et l'emmena. On mit le sabre aux pieds de ceux à qui il appartenait et on châtia de coups de bâtons celui qui l'avait pris. Ils montraient avec les doigts qu'ils lui passaient sous la gorge que si l'*hereier*, ou le roi, savait ce qu'il avait fait, il lui ferait couper la tête. Depuis ce temps-là, on ne s'aperçut pas qu'il eut été rien volé, ni dans le vaisseau ni à terre. Ils étaient accoutumés à être tenus en bride et n'osaient pas même détourner un seul poisson de la pêche qu'ils faisaient.

Ils avaient une frayeur extrême des armes à feu. Une décharge de mousquets les faisait trembler et fuir de toute leur force ; mais on les épouvanta bien d'avantage quand on leur fit entendre par signes que ces grosses pièces, qu'ils voyaient, tiraient aussi. Le roi désira qu'on les fit tirer une fois devant lui : mais quand on le fit, ils furent tous saisis d'un si grand effroi que les deux rois mêmes, nonobstant tous les avis et toutes les assurances qu'on leur avait données, ne purent se contenir et tous s'enfuirent dans les bois, laissant là les Hollandais. Ils revinrent pourtant quelque temps après, mais il n'y avait pas moyen de les rassurer et de les remettre de leur frayeur. Sur le midi, les Indiens qu'on avait en otage furent renvoyés à terre et nos gens qui avaient été auprès du roi revinrent à bord, fort satisfaits de ce qui s'était passé.

Le 25, on renvoya trois hommes dans l'île pour troquer des pourceaux, mais on ne leur en voulut point donner. Le roi, après avoir fait sa prière, ainsi qu'il la faisait chaque fois que quelqu'un des Hollandais débarquait, leur fit encore beaucoup d'amitié.

Le même jour, quelques-uns des principaux de l'île vinrent de nouveau avec des femmes pour visiter le vaisseau. C'étaient des hommes puissants et robustes qui avaient des feuilles vertes de cocos pendues autour du col et attachées ensemble par derrière, ce qui était une marque de noblesse et de grandeur. Ils avaient aussi dans les mains des branches vertes, où voltigeait une banderole blanche pour signe de paix. Ils firent toutes les révérences dont il a été parlé ci-dessus et témoignèrent qu'ils voudraient bien voir la chambre du capitaine. On les y mena et on leur montra une dent d'éléphant, une montre, une sonnette, un miroir et des pistolets. On leur fit des présents de bagatelles et d'une cuillère d'étain pour porter au roi, qui en récompense envoya deux pourceaux et un oiseau presque semblable à un pigeon, qui était perché sur un bâton et beaucoup estimé parmi eux. Vers le soir, on alla pêcher à la seine et l'on prit entre autres deux raies extraordinaires, fort épaisses et qui avaient la tête fort grosse, la peau tachetée comme un épervier, des yeux blancs, deux ailes ou grandes nageoires, une queue étroite et fort longue, et deux petites sonnettes aux deux côtés. Elles ressemblaient fort aux chauves-souris, hormis par la queue.

Le 26, les commis Le Maire et Aris retournèrent de l'île, suivis des trompettes et portant un petit miroir avec d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage un homme tout courbé sur des pierres, les mains jointes ensemble, le visage contre terre, comme s'il eut voulu prier à la turque. C'était le roi qui leur faisait ainsi la révérence. Ils le relevèrent et ils allèrent ensemble dans sa maison, ou *bélai*, parce qu'il pleuvait. Elle était pleine de gens qui étendaient devant eux deux petites nattes pour s'asseoir et le roi s'assit auprès d'eux.

Les trompettes ayant alors commencé à sonner, il parut autant d'étonnement que de frayeur sur tous les visages et ils se prirent tous à crier « *awo, awo* » ; cependant le vice-roi, ou le second roi, entra le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât le côté tourné vers eux. Quand il fut devant eux, il courut vite derrière, prononçant tout haut et avec rapidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En même temps, il fit un grand saut en l'air et se laissa tomber tout d'un coup sur son derrière, les jambes croisées sous lui, et comme c'était sur des pierres, les Hollandais s'étonnèrent de ce qu'il ne s'était pas cassé les jambes, mais ces gens-là sont agiles et robustes plus qu'on ne peut se l'imaginer. Après cela, il fit une harangue ou une prière avec beaucoup de gravité, et quand elle fut finie, on commença de manger d'une sorte de fruit dont un domestique fit distribution à tout le monde. C'était une espèce de limon à peu près du goût des limons d'eau, étant écaillés comme des pommes de pin. Le breuvage était fait de racines d'*athona* bouillies.

Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on leur étendit partout des nattes pour marcher dessus. Le roi et le vieux roi leur firent présent de leurs couronnes qu'ils ôtèrent de dessus leurs têtes et mirent sur celles de Le Maire et d'Aris. Le Maire leur fit aussi quelques présents de très peu de valeur qui devinrent des choses très précieuses pour eux. Il leur donna surtout un petit miroir rond en globe, leur faisant entendre que c'était la figure du soleil et de la lune qui étaient ainsi ronds et luisants, et que dans ce miroir on pouvait voir toutes les choses qui lui étaient opposées, de quoi ils témoignèrent beaucoup de surprise. Ils firent entendre qu'ils le suspendraient à la poutre de leur maison, et ils le firent bientôt après. Ces couronnes étaient de plumes blanches, longues et étroites, ornées par-dessus et par-dessous de quelques autres petites plumes rouges et vertes, venues de perroquets, y en ayant dans leur île où il y a aussi une sorte de pigeons qui y sont fort estimés, car chacun des conseillers du roi en avait un perché auprès de lui sur un bâton. Ils sont blancs jusqu'aux ailes, puis le reste est noir, hormis des plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Ce jour-là, on fit encore beaucoup d'eau et l'on eut par troc des noix de cocos avec des racines d'*ubas*, mais on ne put avoir de pourceaux parce qu'il n'y en avait pas trop pour les habitants qui n'avaient pour nourriture que ces trois sortes de vivres et quelques bananes. Ils nous firent entendre en se serrant le ventre qu'ils n'avaient pas de quoi se rassasier eux-mêmes et que nous leur ferions plaisir de leur donner des vivres. Le capitaine Schouten vint à terre avec les trompettes que le roi prenait beaucoup de plaisir à entendre sonner. Les insulaires se prirent à rire à gorge déployée en voyant nos gens danser au son des instruments. Mais rien ne les réjouit davantage que l'escrime qu'Aris Clacsz et Nicolas Jénz se mirent à faire l'un contre l'autre, l'épée à la main. Nous leurs avions porté du pain et du vin pour les régaler mais ils n'en firent pas grand cas car ils aimaient bien mieux le poisson tout cru. Le roi de l'autre île étant venu le même jour visiter celui-ci, ils se firent beaucoup de révérences, de gesticulations et se régalerent de racines ; mais enfin il y eut un grand démêlé entre eux, et il se fit un bruit terrible. Le roi de l'île voisine voulait que l'autre refît ce qu'il y avait de Hollandais entre ses mains et qu'on tâchât de s'emparer de leur navire et celui-ci n'y voulait pas consentir, craignant après tout ce qu'il avait vu qu'il ne lui en arrivât du mal.

Le vice-roi, ou fils du roi, ayant passé à bord et visité le vaisseau ne fut pas moins surpris qu'il l'avait été de le voir extérieurement. Vers le soir on alla pêcher avec la seine. Comme on prit beaucoup de bons poissons, on en fit présent d'une partie au roi, qui en mangea sur l'heure de tout crus, têtes, entrailles, queue sans en rien jeter. On ne saurait croire quel appétit ces gens-là ont et avec combien de gourmandise, ou plutôt de voracité, ils mangent le poisson. Quand la lune fut levée, les matelots allèrent danser sur le bord de la mer avec les sauvages qui y prirent un grand plaisir. Ce fut une joie à l'équipage d'avoir enfin trouvé des gens avec qui ils pussent être sans appréhension et avec qui ils se trouvaient aussi familiers que s'ils eussent été dans leur pays.

Le 29, le commis, le sous-commis et l'un des pilotes, étant retournés dans l'île, allèrent la visiter et montèrent sur une montagne afin de voir ce qui y croissait et comment était le dedans du pays.

Comme ils y montaient, le roi et son frère les joignirent pour les accompagner. Ils ne virent que des lieux sauvages et quelques vallées stériles par l'inondation des eaux de pluies qui les submergeaient souvent. Ils trouvèrent une certaine terre rouge dont les femmes du pays font une teinture pour s'en frotter autour de la tête et des joues.

Lorsque le roi vit que les Hollandais étaient fatigués, il leur fit signe de retourner à leur vaisseau et les mena par un chemin aisé où ils trouvèrent des cocos chargés de noix. Là, il les fit asseoir sous les arbres et son frère, ayant attaché un petit lien à ses pieds ou à ses jambes, monta jusqu'à la cime d'un des plus hauts et des plus droits avec une agilité surprenante et y cueillit dix noix qu'il apporta au bas, où il les ouvrit par le moyen d'un petit bois, en les prenant dans un certain sens ; ce qu'il fit si facilement que les étrangers en furent étonnés.

Ils firent entendre qu'ils avaient souvent la guerre contre les habitants de l'autre île, montrant des cavernes dans la montagne et des bois ou des halliers le long des chemins où ils se mettaient en embuscade pour se surprendre les uns les autres. Ils auraient bien souhaité que le vaisseau fût allé à cette autre île et qu'on eût voulu faire la guerre à ceux qui y étaient, mais comme il n'y avait aucun avantage à espérer d'une pareille expédition, on n'y voulut point entendre.

Sur le midi, les Hollandais se rendirent à bord, amenant avec eux le jeune roi et son frère, à qui l'on ne manqua pas de donner à dîner. Pendant qu'ils étaient à table, on leur fit entendre qu'on voulait partir dans deux jours, de quoi le jeune roi marqua tant de joie qu'il sortit de table et courut dans la galerie et cria vers le rivage que dans deux jours le vaisseau ferait voile ; ce qui fit encore plus connaître qu'il craignait qu'on n'envahît leur pays, quoique cette crainte ne les empêchât pas d'en user aimablement. Ce roi promit que si l'on voulait partir dans deux jours, il ferait présent de dix pourceaux et de quantité de noix qu'il nommait *ali*.

Le repas fini, le grand roi, ou premier souverain, vint aussi à bord. Il paraissait âgé de soixante ans. Il avait bonne mine vis-à-vis des autres eu égard à la manière dont ils sont tous faits. Il était suivi de seize personnes qui composaient son conseil. On les reçut avec toute la civilité possible. En entrant dans le vaisseau, il se coucha sur le visage et fit sa prière ; puis on le mena dans le dedans, où il recommença de prier. Il paraissait dans la surprise et dans l'admiration de tout ce qu'il voyait, et les Hollandais n'étaient pas moins surpris de ses manières. Ses gens leur voulant baiser les pieds, ils les relevèrent les prenant par la main. Ensuite, ils se mirent les mains sur la tête et sur la gorge pour marquer qu'ils étaient sujets. Le roi visita tous les endroits du navire, les hauts, les bas, l'arrière, l'avant, et paraissait extasié comme s'il eût fait un rêve. Ce qu'il admirait le plus était le gros canon, dont il avait ouï le bruit à son honneur deux jours auparavant. Lorsqu'il eut été partout, il désira de s'en retourner promptement, et il fit beaucoup de civilités en se retirant. Les commis le reconduisirent jusqu'à l'entrée de sa demeure où il était ordinairement assis ; ensuite ils allèrent se promener avec le jeune roi jusqu'au soir qu'ils se rembarquèrent.

Aris ayant fait une bonne pêche au clair de la lune, il porta une partie au roi, auprès de qui il trouva une troupe de jeunes filles nues qui dansaient, jouant sur un bois creux comme une trompe, qui rendait quelque son, sur lequel les jeunes filles se réglèrent pour danser. Les Hollandais étaient assez surpris de voir toutes ces choses pratiquées par des sauvages, n'ayant pas encore ouï dire qu'on en eut trouvé qui parussent si civilisés.

Le matin du 30 du même mois de mai, le roi envoya par présent deux petits pourceaux, quantité de noix de cocos et d'autres fruits, dans l'espérance que le vaisseau partirait. Le même jour, le roi de l'autre île le revint visiter et lui amena seize pourceaux avec trois cents hommes, qui avaient tous autour de la ceinture certaines herbes vertes dont ils font du breuvage. Dès qu'il découvrit celui qu'il allait voir, il lui fit un grand nombre d'inclinations et se mit la face contre terre, priant d'une voix fort haute et approchant fort d'un grand cri, mais paraissant prier avec beaucoup d'ardeur.

Le roi qui recevait la visite alla au-devant de l'autre et, en l'abordant, ne fit pas moins de gestes et de postures ; enfin s'étant relevés, ils s'en allèrent dans le *bélai* du roi visité, où il s'assembla environ neuf cents hommes autour d'eux. Quand ils furent assis, ils recommencèrent leurs prières, joignant les mains et se baissant la tête jusqu'à terre.

Aris étant allé avant midi dans l'île, et après midi il envoya quérir Le Maire et Ban, qui menèrent avec eux quatre trompettes et un tambour que les rois ouïrent avec un plaisir singulier. Ensuite il vint une troupe de paysans de la plus petite île, qui apportèrent quantité d'herbes vertes qu'ils nommaient *cava*, semblables à celles que les trois cents hommes avaient autour du corps, et ils commencèrent tous à les mâcher. Quand ils les eurent mâchées, ils les retirèrent de leurs bouches, et ayant tout mis ensemble dans un grand vaisseau de bois, ils jetèrent de l'eau dessus, la mêlèrent et la pétrirent avec les herbes, et en présentèrent aux rois et à leurs officiers qui en burent. Ils en offrirent aussi aux Hollandais, mais ils étaient trop dégoûtés de ce qu'ils avaient vu. On servit encore devant les rois quantité de racines d'*ubas* rôties et seize pourceaux, à qui pour apprêt on avait tiré les entrailles du corps et qui étaient encore tout sanglants, n'ayant point été lavés. Il n'y avait que la soie qu'on avait fait brûler en les flambant et on leur avait mis des pierres ardentes dans le corps. C'était là le rôti dont ils se régalaient et la manière dont ils rôtissaient.

Les cérémonies de ce festin furent qu'ils servirent d'abord des racines de *cava* qu'ils mirent en monceaux par rangs, dansant et chantant devant les *ariquis*, ou rois. Puis le roi étranger s'assit, et ses femmes et les gens de sa cour s'étant assis

derrière lui en cercle, on mit à manger au milieu d'eux et chacun en prit. Après ces mets, on apporta de grandes civières de vingt à trente pieds de long chargées d'*ubas*, ou *oubos*, et d'autres racines crues et rôties qui furent aussi distribuées. Enfin vinrent les pourceaux rôtis remplis d'herbes, les foies y étant attachés avec de petites chevilles. Ils furent mangés non seulement avec beaucoup d'appétit, mais avec autant d'avidité, que s'ils avaient été admirablement bouillis ou rôtis. Tout ce qui se servait devant l'*hereier*, ou roi, y était porté sur la tête par respect et l'on se mettait à genoux pour le poser devant lui. De ces seize pourceaux, chaque roi en fit présent d'un aux Hollandais qui furent tous apportés sur la tête de ceux qui en étaient chargés et ils se mirent à genoux pour les leur poser aux pieds. Avec cela, les rois leur firent encore présent d'onze petits pourceaux en vie et de quelques autres d'une moyenne grandeur. D'un autre côté, les Hollandais leur donnèrent trois petits gobelets de cuivre, quatre couteaux, douze vieux clous et quelque verroterie qu'ils avaient avec eux. Ils se firent beaucoup de plaisir de voir cette fête, et vers le soir ils se rendirent à bord.

Le dernier de mai, les deux rois allèrent ensemble visiter le vaisseau et menèrent presque toute la cour. Les principaux avaient des feuilles de cocos vertes autour du cou, pour marque de dignité et aussi de paix. On les reçut avec autant de cérémonie qu'il fut possible, pour répondre aux honneurs qu'ils avaient faits ; on les mena dans la chambre du capitaine et partout ailleurs ; puis ils firent présent de six pourceaux dont chaque roi en apporta lui-même un sur sa tête, qu'ils mirent aux pieds du capitaine et du commis, s'inclinant jusqu'à terre avec beaucoup de respect. On fit emporter les pourceaux et l'on remena les rois dans la chambre. On fit sonner les trompettes dont le grand bruit et l'harmonie les remplissaient d'admiration. Ce fut bien autre chose quand ils ouïrent les décharges de la grosse artillerie retentir dans les vallons. Nous leur montrâmes un portrait du prince Maurice armé de pied en cap en leur faisant entendre que c'était là notre *hereier*. Le principal de ces deux rois se nommait le *Granklay*. On leur donna à chacun deux couteaux et un clou à chacune des principales personnes de leur suite ; puis ils s'en retournèrent. L'un des rois voyant un de ses gens voler une tarière en sa présence lui déchargea de colère un si grand coup sur la tête qu'il pensa le tuer. Le Maire alla les reconduire. Ils lui firent encore présent de trois pourceaux et, quand ils furent à bord, on appareilla au grand contentement des insulaires, qui craignaient toujours qu'on ne les tuât et qu'on ne voulût s'emparer de leur île.

Ils étaient hauts et puissants. Les gens de la taille ordinaire étaient aussi grands que les plus grands des Hollandais, mais les plus grands étaient d'une taille bien plus avantageuse. Ils étaient vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, et nageaient et plougeaient fort bien. Leur peau était d'un brun jaunâtre. Ils étaient assez ingénieux et aimaient à parer leurs cheveux et à les accommoder en diverses manières. Les uns les ayant crépus et les autres bien frisés, et d'autres en cinq ou six tresses nouées adroitement ensemble, et d'autres hérissés et droits sur le haut de la tête, de la longueur d'un quart d'aune de Hollande, comme si ç'avait été des brosses ou des vergettes de crin de pourceau.

Le roi avait au côté gauche de sa tête une longue tresse, pendante sur le côté gauche de son corps jusqu'à la hanche, et le reste était noué d'un ou deux nœuds. Ses courtisans avaient deux tresses aux deux côtés. En général tous étaient nus, hommes, femmes, roi et sujets, hormis le peu de couverture qui cachait leurs parties naturelles.

Les femmes étaient fort laides de visage, mal faites de corps, de petite taille et avaient les cheveux courts, comme les hommes les portent en Hollande. Elles avaient de longues mamelles, qui leur pendaient comme des sacs de cuir jusque sur le ventre, étaient fort luxurieuses et se mêlaient sans honte avec les hommes publiquement, même tout proche du roi.

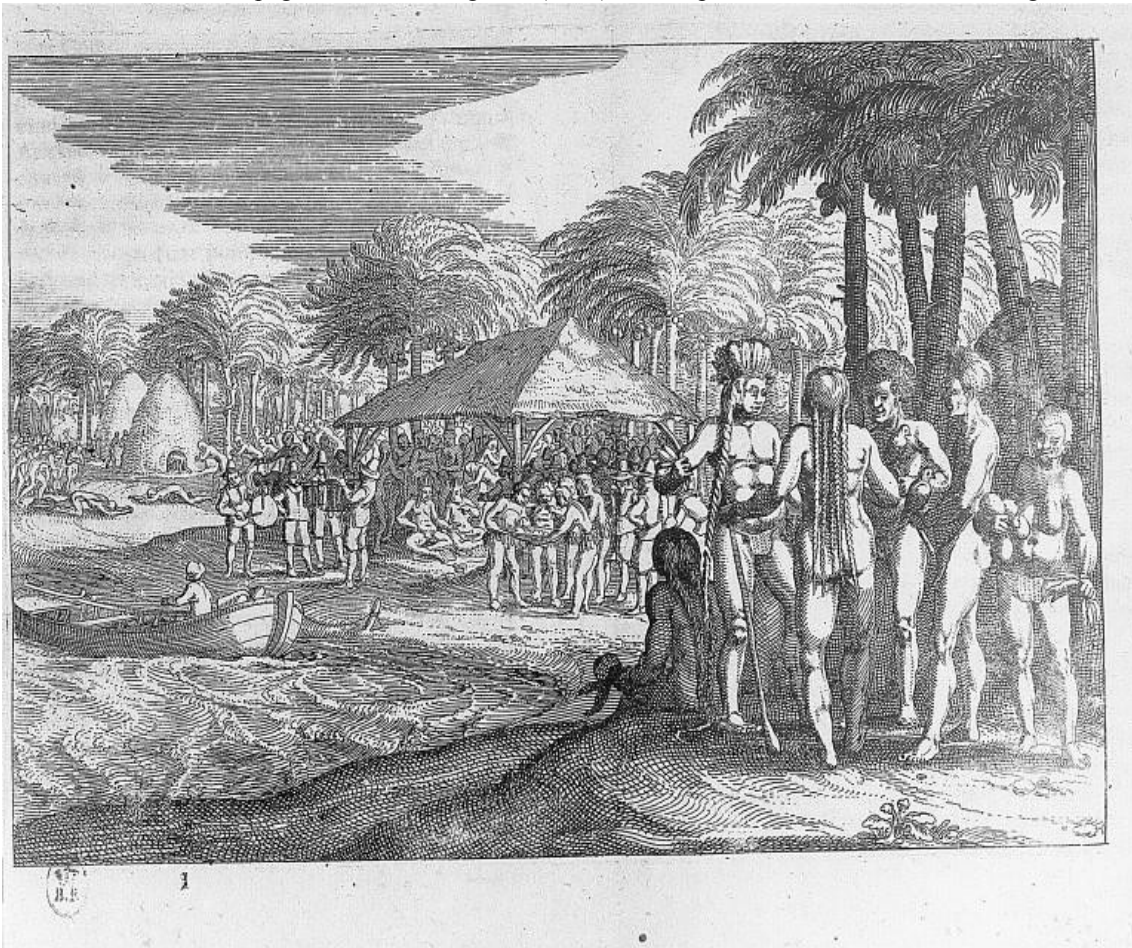
On ne put remarquer s'ils adoraient un Dieu, ou des dieux, et s'ils pratiquaient quelque autre culte que la prière qu'on leur avait vu faire : mais on remarqua bien qu'ils vivaient sans souci comme des oiseaux dans un bois. Ils ne savaient ce que c'était que de commercer, de vendre ou d'acheter. Ce qu'ils donnèrent aux Hollandais ne fut point par forme de trafic et de troc, cela se fit par boutades et par saillies, selon qu'il leur venait dans l'esprit de donner, et les Hollandais réglaient leurs présents à proportion de ceux qu'ils recevaient.

Ils ne sèment ni ne moissonnent, ni ne font aucun ouvrage. Ils recueillent ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie, ce qui ne consiste presque qu'en noix de cocos, en *ubas*, en bananes et en peu d'autres fruits. Lorsque la mer se retire, les femmes vont quelquefois chercher sur le rivage, dans des creux, de petits poissons qui y demeurent ou bien, lorsqu'elles ont grande envie d'en manger, elles vont pêcher avec de petits hameçons et les mangent tout crus : de sorte que l'on vit là comme dans le premier âge dont les poètes ont tant parlé. Car on peut dire en vérité que l'on trouve encore ici les prémices de l'homme tout simple et tout brut tel qu'il est sorti des mains de la nature. En partant on nomma ces îles les îles de *Horn*, du nom de la ville où le vaisseau avait été équipé, la patrie de la plupart des gens de l'équipage. La baie fut nommée de la *Concorde*, du nom du navire. Tout le jour fut presque employé à lever les ancres et sortir de la baie. Le fond étant si aigu qu'un des câbles s'étant rayé peu à peu rompit en virant et l'on perdit l'ancre. On jeta une ancre de toue, dont la hansière, s'étant entortillée à un rocher, rompit aussi et l'ancre fut perdue. La baie est au côté méridional de l'île dans un golfe. D'un côté, il y a un banc qui assèche en basse eau, de l'autre est la côte, qui est sale le long du rivage. Le vaisseau était affourché sur quatre ancres, à une portée de mousquet de l'endroit où se déchargeait la petite rivière d'eau douce, on aurait pu même ancrer sans péril à son embouchure.

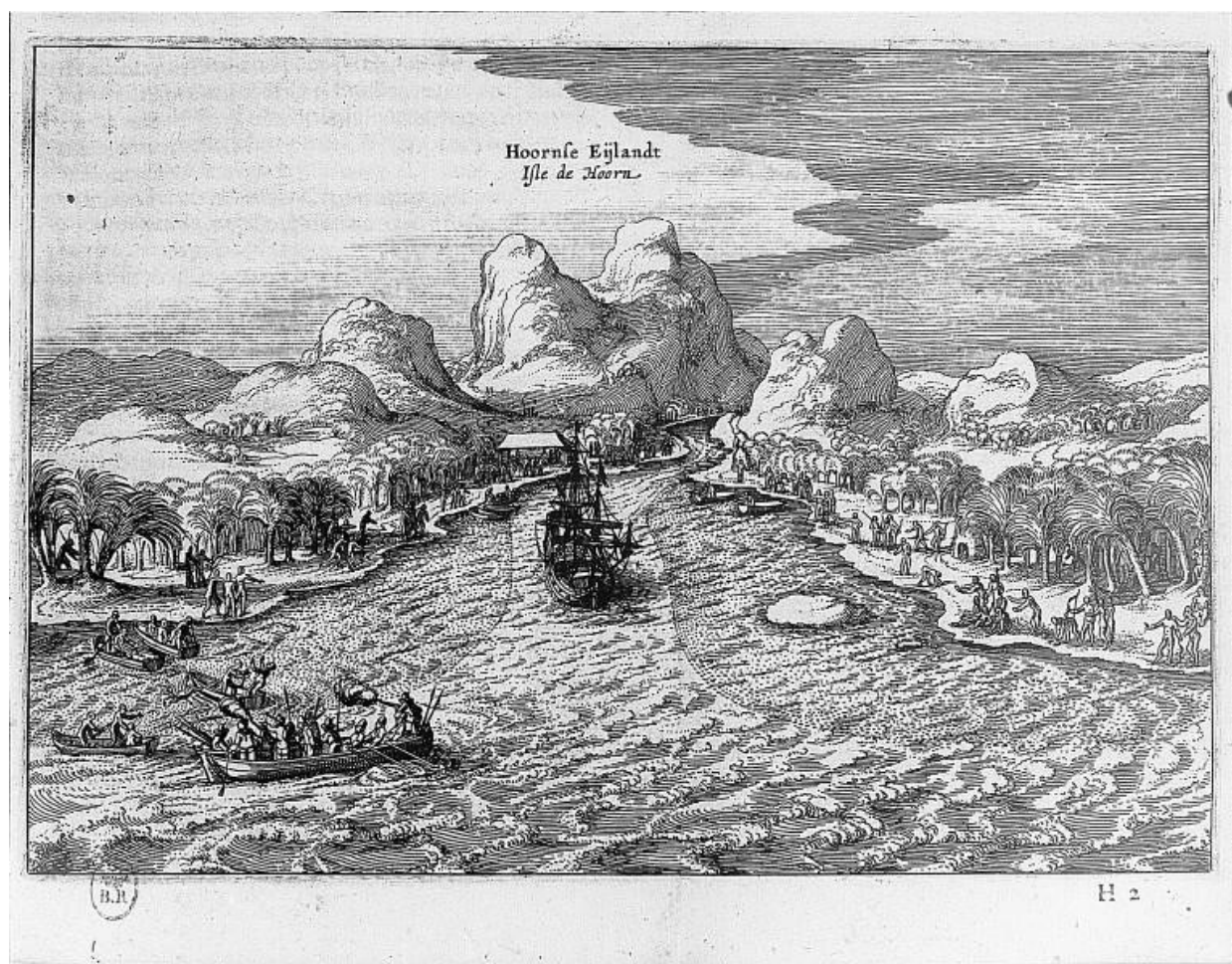
On mit à la voile après midi et la course fut à l'ouest-sud-ouest jusqu'au soir pour se mettre au large. Ensuite, on fit l'ouest par un vent d'est, l'équipage étant fort content de s'être si bien rafraîchi, et surtout d'avoir fait de l'eau. Le parage où le vaisseau avait ancré est à 14°. 56'. Le Maire était dans l'opinion que ces îles de *Horn* et de l'*Espérance* étaient les mêmes que l'on a nommées *îles de Salomon*. Quoiqu'il en soit, ce que nous en vîmes s'accorde avec la relation de Quiros, et il n'y a guère de doute que l'on ne doive trouver quelque grande *Terre australe* dans leur voisinage.



*L'île de Horn*, numérisation de la page de l'édition originale (1619) sur <<http://www.ub.uni-bielefeld.de/diglib/2005/lemaire/>>.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France  
*Indiens de l'île de Horn.*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

*Les marins de l'équipage de Guillaume Schouten repoussent à coup de fusil les Indiens de l'île de Horn.*

## WALLIS À UVÉA

*[Cet extrait, tiré d'une traduction de la compilation anglaise rédigée par John HAWKESWORTH (1715-1773), raconte l'arrivée, en août 1767, du navigateur britannique Samuel WALLIS (1728-1795) à Uvéa, à bord du Dolphin.]*

Nous continuâmes notre route à l'O. N. O., jusqu'à dix heures du matin, du 16. Alors nous vîmes terre au N.  $\frac{1}{4}$  E., et nous gouvernâmes dessus. À midi, nous en étions à trois lieues ; le terrain dans l'intérieur de la côte paraissait élevé, mais au bord de l'eau il était bas et d'un aspect agréable ; toute l'île semblait être environnée par des récifs qui s'étendaient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte, qui était couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes et de la fumée en plusieurs endroits. Bientôt après nous évitâmes un banc de rochers pour gagner le côté sous le vent de l'île et nous envoyâmes en même temps des bateaux pour sonder et examiner la côte. Les bateaux rangèrent la terre de très près et trouvèrent qu'elle était pleine de rochers et garnie d'arbres qui croissaient jusqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes espèces ne portaient point de fruits ; il y en avait quelques-uns de très grands. Au côté de l'île situé sous le vent, ils trouvèrent des cocotiers en petit nombre mais ils ne virent pas une seule habitation. Ils découvrirent aussi plusieurs petits ruisseaux, qu'il aurait été facile de réunir en un seul courant. Dès qu'ils se furent approchés de la côte, plusieurs pirogues, qui avaient chacune à bord six ou huit hommes allèrent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes et actifs ; excepté une espèce de natte qui leur couvrait les reins, ils étaient entièrement nus. Ils étaient armés de grandes massues semblables à celles qu'on donne à Hercule dans nos tableaux ; ils en vendirent deux à notre maître de vaisseau, pour un clou ou deux et quelques colifichets. Comme nos gens n'avaient vu d'autres animaux que des oiseaux de mer, ils étaient très curieux de savoir des naturels du pays s'ils en avaient de quelqu'autre espèce ; mais il ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la conférence, les Indiens formèrent le projet de se saisir de notre bateau ; un d'eux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent pas les en empêcher sans décharger un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui était le plus empressé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quittèrent alors cet endroit ; les eaux étaient devenues tout à coup si basses qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau ; quand ils furent en pleine mer, ils trouvaient des pointes de rochers qui s'élevaient au-dessus de la surface ; excepté dans un endroit, tout le récif était à sec et battu par des lames très fortes. Les Indiens s'aperçurent probablement de l'embaras où étaient nos gens car

ils revinrent et les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné une passe. Les voyant alors au large et marcher très vite vers le vaisseau, ils s'en retournèrent.

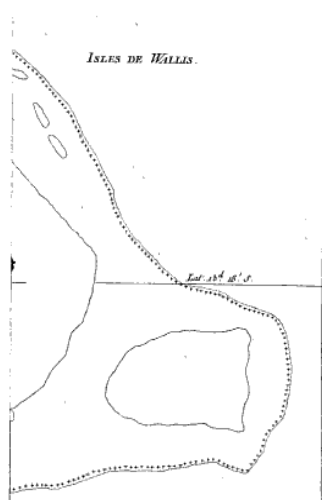
Les bateaux arrivèrent sur les six heures du soir ; il était déjà nuit ; le maître me dit qu'en dedans du récif tout était rochers, mais qu'en dehors et à environ deux encablures, il y avait en deux ou trois endroits un mouillage par douze, quatorze et dix-huit brasses de profondeur, fond de sable et de corail. Il ajouta que la passe, pour gagner le dedans du récif, avait soixante-et-une brasses de large et qu'en cas de nécessité, le vaisseau pouvait y ancrer par huit brasses, mais qu'il n'y ferait pas sûrement sur une longueur plus grande que celle d'un demi-câble.

Lorsque j'eus fait mettre à bord les bateaux, nous courûmes jusque à environ quatre milles sous le vent, où nous demeurâmes en panne jusqu'au lendemain matin ; m'apercevant alors que le courant nous avait mis hors de la portée de l'île et que nous ne pouvions plus l'apercevoir, je fis voile. Les officiers me firent l'honneur d'appeler cette île de mon nom. *L'île de Wallis* est située au 13<sup>d</sup> 18' de latitude S. et au 177<sup>d</sup> de longitude O.

Nous avons déterminé avec exactitude les latitudes et les longitudes de toutes ces îles et nous en avons remis des plans à l'amirauté ; il fera facile à tous les vaisseaux qui navigueront par la suite dans ces mers d'en trouver quelques-unes pour s'y rafraîchir ou pour y refaire de nouvelles découvertes sur les productions de leur sol.

Quoique nous n'ayons trouvé aucune espèce de métal dans ces îles, il est cependant remarquable que lorsque les habitants pouvaient obtenir de nous quelques morceaux de fer, ils commençaient à l'aiguiser et à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisaient pas sur le cuivre.

Nous continuâmes à gouverner au N. O., et nous vîmes de temps en temps plusieurs oiseaux autour du vaisseau, jusqu'au 28. Nous étions, d'après nos observations, au 187<sup>d</sup> 24' de longitude O., lorsque nous passâmes la ligne pour entrer dans l'hémisphère septentrional. Parmi les oiseaux qui volaient autour de notre bâtiment, un d'eux que nous attrapâmes, ressemblait à un pigeon par la grandeur, la forme et la couleur ; il avait les pieds rouges et plats, nous vîmes aussi plusieurs feuilles de plane et des noix de cocos passer près du vaisseau.



John HAWKESWORTH,

*Relations des voyages entrepris par ordre de sa Majesté britannique, actuellement régnante, pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional, et successivement exécutés par le commodore Byron, le capitaine Carteret, le capitaine Wallis et le capitaine Cook, dans les vaisseaux le Dolphin, le Swallow et l'Endeavour : rédigés d'après les journaux tenus par les différents commandants et les papiers de M. Banks. Tome II, chapitre IX (extr.). Traduit de l'anglais, Paris, Saillant et Nyon, Panckoucke, 1774.*

Source : d'après <<http://books.google.com>> (orthographe et ponctuation modernisées).